

## Préface

Jean SCHNEIDER\*

Si différentes que puissent être les contributions réunies dans ce volume, leurs auteurs sont d'accord au moins sur un point. Ils croient que les scholiastes de Pindare ont quelque chose à nous dire, sur la poésie de Pindare, et sur leur propre pratique de commentateurs, et qu'il suffit de les lire avec attention et respect pour trouver chez eux, au lieu d'une paraphrase plate et d'une érudition factice, les qualités qu'on attend d'un commentateur : respect du texte commenté, attention soucieuse du texte et du contexte, volonté de pénétrer dans la logique interne du texte.

Comme bien des modernes, les scholiastes anciens sont curieux du contexte dans lequel a été d'abord produit et reçu le poème pindarique. Ils s'occupent, en particulier, d'histoire. Les scholies D de l'*Iliade*, et les scholies de l'*Odyssee* qui leur correspondent, qu'on désignait par le sigle V et que Nicola Ernst a préféré appeler aussi D dans sa récente édition, comportent une composante spécialisée, matériellement individualisée dans certains manuscrits : des « histoires » (« Mythographus Homericus »), qui ont une tradition autonome que les papyrus nous ont révélée. Il n'est pas toujours évident, d'ailleurs, que ces « histoires » soient vraiment pertinentes pour l'interprétation du texte homérique puisqu'on n'est pas même sûr que l'auteur des deux épopées ait connu et pris en compte le déroulement narratif qu'elles présentent. Les scholies pindariques n'ont pas cette composante, mais on y trouve aussi des histoires, et le mot « histoire », à défaut d'y désigner un corpus textuel distinct, y figure assez souvent, prenant des nuances diverses qu'Ekaterini Vassilaki a essayé de repérer et de classer, selon qu'il s'agit d'événements récents et vérifiables ou d'un passé si reculé que nous le rattachons à la mythologie. Les scholiastes s'efforcent d'expliquer le texte pindarique par les histoires qu'ils lisent chez d'autres auteurs, principalement mythographes ou historiens, en supposant que Pindare a pu lire ces livres ou connaître autrement ce qu'ils racontent. Les « histoires » des scholiastes sont, en tout cas, tirées de sources extérieures, qu'on peut qualifier, du moins

au sens large, d'historiques. C'est aussi à des sources extérieures qu'ils recourent pour expliquer les mentions animalières de Pindare, et Claire Muckensturm-Pouille montre que, outre les ouvrages zoologiques prévisibles, les scholiastes peuvent aussi évoquer des sources étrangères à la zoologie, Thalès ou Anacréon, qu'ils peuvent aussi, restant à l'intérieur du texte pindarique, expliciter les métaphores animalières (l'aigle et les corbeaux, les mules) par lesquelles Pindare désigne sa propre activité poétique. C'est encore de contexte qu'il s'agit quand les scholiastes essaient de situer le texte pindarique, en particulier les nombreuses aspérités qu'il oppose au lecteur, par rapport aux poètes qui l'ont précédé. Les particularités grammaticales, lexicales, rhétoriques, historiques, morales et religieuses qui apparaissent dans le texte des épiniées peuvent se comprendre au moyen d'un rapprochement avec les écrivains, principalement les poètes et surtout le Poète, que Pindare a pu imiter ou par rapport auxquels il a pu souhaiter se démarquer. Le scholiaste peut ainsi expliquer, non pas Pindare par Pindare, mais Pindare par Homère, voire parfois Homère par Pindare, et louer ou blâmer les innovations de Pindare. La contribution que je propose ici montre que le scholiaste est conscient de l'insertion de Pindare dans l'histoire de la littérature. Pindare n'est pas seulement tributaire des historiens spécialisés, mais des poètes qui l'ont précédé. Il peut explicitement marquer son rapport à la tradition, en particulier quand il refuse de la suivre, mais les scholiastes savent repérer bien des emprunts et quelques ruptures que le poète n'a pas explicités.

Les scholiastes n'oublient pas, et ne laissent pas leur lecteur oublier, que le texte pindarique est le livret d'une musique et d'une danse. Le texte pindarique peut évoquer ces composantes musicale et orchestrale, mais il peut aussi les intérioriser, se faire lui-même spectacle et musique. L'*ἐνάργεια* évoque cette qualité qui fait d'un texte l'équivalent d'un spectacle, comme le montre Michel Briand. Analysant les emplois des mots *ἐνάργεια* et *φαντασία*, et des mots apparentés par la forme ou par le sens, dans le texte pindarique et dans les scholies, il montre comment ces mots, qui chez Pindare participent de l'efficacité performative, sont dans les scholies intégrés à des appréciations rhétoriques et littéraires. Pour la composante phonique, aucune partition ne nous a été transmise et l'accentuation que nous trouvons dans nos éditions ne remonte pas à l'auteur. Alors que Nicanor et Hérodien ont rédigé des traités, partiellement conservés, sur la ponctuation et la prosodie (accents, esprits, longueur et brièveté des trois dichrones) des deux épopées homériques, nous n'avons rien de tel pour Pindare. Ces problèmes sont d'autant plus complexes qu'il n'est pas sûr que l'accentuation et la ponctuation visent à donner une reproduction de la diction réelle, et il est évident que la ponctuation que Nicanor (huit signes au lieu des trois ponctuations ordinaires !) proposait pour Homère avait une autre ambition, surtout syntaxique. Cependant les scholiastes nous donnent quelques éléments précieux. Martin Steinrück essaye, s'appuyant sur la

pratique papyrologique et sur quelques textes théoriques, de retrouver dans les scholies pindariques des indices d'un mode d'accentuation antérieur à celui que nous trouvons à l'œuvre dans les traités d'Hérodien, qu'ils aient pour objet la « prosodie » en général ou celle des auteurs attiques, de l'*Iliade* ou de l'*Odyssée*. Les textes concernés sont souvent difficiles à interpréter, et je ne suis pas sûr que *γενόμενος κατὰ ταύτην τὴν προσωδίαν* doive signifier qu'Aristarque ait vécu à l'époque d'une accentuation différente de celle de nos scholiastes, mais le lecteur pourra, grâce à l'étude des scholies pindariques proposées dans cet article et aux références bibliographiques proposées, se faire sa propre opinion.

Depuis l'époque des scholiastes pindariques, nous avons appris à nous méfier d'une approche historique de la littérature, qui substitue au texte un contexte extérieur supposé propre à rendre compte de ses obscurités et à permettre de le juger. C'est la muse de l'histoire elle-même qui adresse à Péguy, dans *Clio, Dialogue de l'histoire et de l'âme païenne*, cet avertissement : « Et qu'il n'y ait rien entre vous et le texte. Surtout qu'il n'y ait pas de mémoire. Permettez-moi de vous le dire et j'ai peut-être entre toutes le droit de vous le dire : Qu'il n'y ait aucune *histoire* entre vous et le texte. » (*Œuvres en prose complètes*, III, Paris, Gallimard, Bibliothèque de la Pléiade, 1992, p. 1159). Proust aussi, dans le *Contre Sainte-Beuve*, reproche à Sainte-Beuve d'avoir cru qu'il ne pourrait apprécier une œuvre littéraire qu'en enquêtant sur la biographie de l'écrivain et sur son environnement social. On n'aura pas la naïveté de croire que les avertissements de Proust conviennent mieux à une œuvre littéraire du Romantisme français qu'à un poème grec antique, comme si les poèmes de Nerval étaient moins pourvus de contexte socio-culturel que ceux de Pindare. C'est le parti pris du lecteur qui est en cause : de même qu'on peut choisir de lire les romans de Stendhal en les situant dans une biographie de Beyle, ou faire le choix opposé, de même on peut choisir de lire les épinicies de Pindare en reconstituant le contexte large de leur production ou choisir de rester en tête-à-tête avec le texte, d'expliquer Pindare par Pindare, non pas le texte pindarique par l'homme Pindare, mais le texte pindarique par le texte pindarique. D'ailleurs, les modernes supposent souvent, à tort ou à raison, que les historiens antiques sont largement tributaires des poèmes qu'on essaye après d'expliquer en consultant leurs œuvres, que leurs « histoires » peuvent n'être que des extrapolations nées d'une lecture naïvement autobiographique d'un poème, de sorte qu'en recourant à l'histoire, l'exégète court le risque de la circularité. Surtout, une lecture historique n'a guère de chances de rendre compte de la qualité proprement littéraire de l'œuvre, cette qualité si fragile et problématique, mais constitutive d'une partie fondamentale de notre culture. S'ils n'ont pas lu Péguy ni Proust, les scholiastes savent que c'est parfois à l'intérieur du texte poétique qu'on trouve les meilleurs indices de son interprétation, que ce texte peut être conçu comme un ensemble autonome qui fournit à la fois les problèmes et leurs solutions.

C'est en repérant des figures dans le texte lui-même que les scholiastes tâchent de rendre compréhensibles diverses formulations énigmatiques, comme on l'a vu pour quelques mentions animalières. L'étude de Sylvie David est centrée sur les « métaphores » que reconnaissent les scholiastes dans le texte pindarique, mais elle est amenée à étudier aussi des notions connexes comme la comparaison (aussi bien la *παραβολή* et la *σύγκρισις*), la catachrèse, la périphrase, l'allégorie. Ces mots, loin d'être figés en une scholastique faussement technique, sont vivants, de sorte qu'on trouve autant les verbes que les noms, ces verbes ayant pour sujet Pindare et les noms restant des noms d'action qui désignent la pratique poétique elle-même, cette manipulation du langage qui est le métier du poète. D'ailleurs, c'est bien souvent sa pratique poétique que Pindare évoque avec ces métaphores, le poème exhibant le processus qui le produit.

Si les sept contributeurs de ce volume commentent les scholies pindariques, c'est évidemment que, explicitement ou non, ils portent sur elles un jugement globalement positif. Si les scholiastes commentaient Pindare, c'est évidemment parce qu'ils admiraient son texte, alors qu'ils ne disposaient pas plus que nous d'une partition ni d'une chorégraphie. Nous avons vu que, lorsqu'ils signalaient que Pindare suivait Homère ou s'en écartait, ils en profitaient parfois pour approuver ou désapprouver le choix du poète. Plus systématiquement, Cécile Daude a étudié les termes par lesquels les scholiastes semblent exprimer un jugement sur le texte pindarique, signalant le caractère « particulier » de ce texte (*ιδίως, ιδίωμα, ιδιαίζειν, ιδιαίζοντως*) ou reconnaissant sa convenance (*οικείος, οικείως, οικειότατα*), ou formulant autrement leur approbation (*εϊκότως, θαυμασίως* par exemple). Il est remarquable que ces appréciations ne soient pas exprimées par des formes figées, mais accompagnent la démarche interprétative parfois laborieuse du commentateur. Il arrive que les scholiastes mentionnent les obscurités et les ambiguïtés d'un texte souvent allusif, y remarquent des catachrèses, un manque de logique, de la dureté, mais on aurait tort de croire qu'ils se permettent de juger ou de condamner le texte poétique. S'adressant à un public invisible, ils respectent le droit du poète à jouer très librement des possibilités de la langue, et l'intention normative qui semble parfois les animer ne s'adresse qu'aux autres usagers de cette langue.

Il semble bien que ces scholies, qui ignorent tout dogmatisme, puissent donner matière à réflexion à tout lecteur, quels que soient ses propres dogmes en matière d'exégèse et de poésie. Les études ici rassemblées devraient inciter le lecteur des épinicies, lorsqu'il bute sur une difficulté (donc à chaque ligne !), à consulter ces résidus de l'érudition et de la critique littéraire antique. Il n'y trouvera pas une solution définitive, heureusement, mais pourra ajouter sa perplexité aux hésitations des lecteurs anciens, et admirer plus encore ce texte où il est si souvent question de lumière et où les lecteurs, dès l'Antiquité, ont trouvé tant d'obscurité !